

Fable allemande et quête du pays

Le Bateau d'Hitler de Pierre Turgeon, Montréal, Boréal, 1988, 222 p.

Gabrielle Pascal

Numéro 52, hiver 1988–1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38757ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

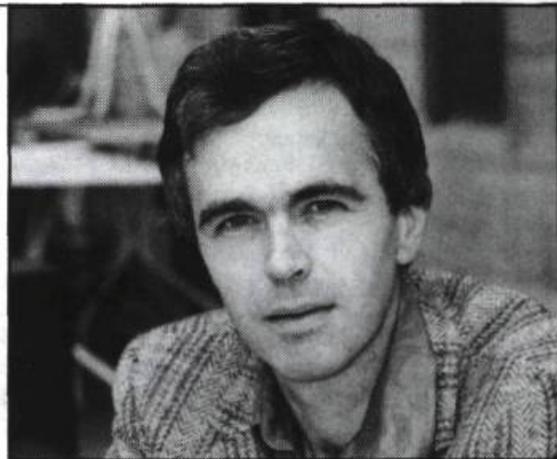
1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pascal, G. (1988). Compte rendu de [Fable allemande et quête du pays / *Le Bateau d'Hitler* de Pierre Turgeon, Montréal, Boréal, 1988, 222 p.] *Lettres québécoises*, (52), 28–29.

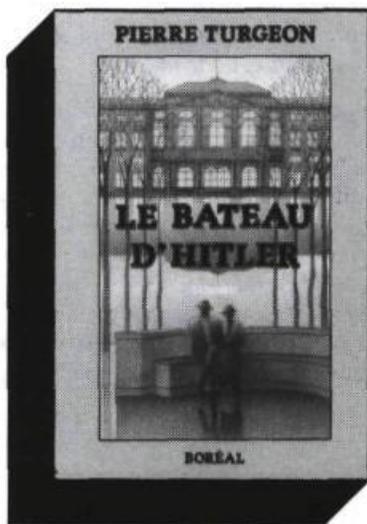
FABLE ALLEMANDE ET QUÊTE DU PAYS



Le Bateau d'Hitler de Pierre Turgeon, Montréal, Boréal, 1988, 222 p.

Le roman de Pierre Turgeon, *Le Bateau d'Hitler*, s'inscrit dans le mouvement qui, depuis une quinzaine d'années, introduit dans la production littéraire et cinématographique les décors, les personnages et les événements de la dernière guerre mondiale. Cette insertion ne se fait pas sur le mode lyrique d'un Modiano par exemple en France ou à la manière de Yolande Villemaire récemment ici (*La Constellation du signe*). La nouveauté du *Bateau d'Hitler* est double. D'une part, les éléments rétros qui sont opposés dans le récit sont allemands et québécois, d'autre part, ils n'animent pas un drame mais une *fantaisie d'espionnage*. On est donc assez loin du décor nazi comme générateur d'atmosphère, j'allais dire de *Stimmung*... Lieux et personnages relèvent davantage de la B.D. par une volonté de distanciation face au sérieux historique, qui maintient le ton désinvolte. L'articulation Québec-Berlin ne se fait pas par un alignement sur les alliés, mais par une alliance avec le Reich. Celle-ci illustre cette illusion que les ennemis de nos ennemis puissent être nos amis et elle engendre un long détour de Québec à Québec, via Berlin, dans lequel s'inscrit le roman.

Le héros, Chénier, est un jeune journaliste québécois rejeté par son milieu et humilié par les sympathies nazies de son père. Son discours, en août 1938, en faveur d'une république québécoise laïque et neutre le met sur une liste noire. Il échappe de justesse à la police et accepte l'offre que lui fait un mystérieux ressortissant allemand de devenir lecteur à la Maison de la Radio de Berlin. C'est là qu'il assiste dans le Bunker célèbre, à la fin du Führer et c'est là qu'il meurt.



Parmi les personnages secondaires, Lisbeth, la jeune pianiste allemande tombée du ciel, par zeppelin, un an avant de féliciter Chénier pour son discours pacifiste, joue un rôle important. C'est elle qui sert d'ancrage allemand à Chénier. Elle est le personnage principal de ce qu'on peut appeler la *fable allemande* dans le roman. Belle, artiste, elle apparaît comme une rebelle face à Hofer, le mari nazi qui l'a amenée aux États-Unis et qu'elle a quitté. Resté à New York, c'est lui qui organise le départ de Chénier pour l'Allemagne. Personnage ambigu, Lisbeth semble sincère par son adhésion aux idées de Chénier, mais on apprend qu'elle a été envoyée à Québec par un réseau d'espionnage pour contacter le jeune indépendantiste. Cette ambiguïté fait d'elle l'héroïne-type de la *fantaisie d'espionnage*. La présence de son père à Dachau vient orienter sa duplicité qui est celle d'une victime. Par amour pour elle et par haine de ceux qui veulent l'arrêter, Chénier va changer d'identité et de pays pour devenir, à Berlin, von Chénier. Il laisse à Montréal leur fils de quelques mois, Christophe, confié au demi-frère anglophone du héros, Perceval Perkins.

Autour de Lisbeth et de son ex-mari, Hofer, la *fable allemande* présente des personnages épisodiques comme Friedrich, le frère de Lisbeth, sympathisant de l'Armée Rouge, son père, le pasteur luthérien qui meurt à Dachau, son grand-père tué au cours de la guerre 1914-1918, des personnages historiques comme l'Amiral Canaris, Goebels et sa famille, Hitler et Eva Braun.

Invité à une croisière sur l'Helgoland, le yacht du Führer, Chénier est ramené au Québec avec pour mission un attentat contre Churchill, attendu avec Roosevelt pour la Conférence de Québec. Après avoir épargné Churchill, mais revu son fils de quatre ans, von Chénier rejoint Lisbeth à Berlin où ils disparaissent ensemble.

La *fable allemande* égrène aussi des mots qui tracent un décor : avenues, quartiers, aéroports, églises, Unter den Linden, Spandau, Tempelhof, Kurfürstendamm, Kaiser-Wilhelm Kirche. Finalement, toutes les voies convergent vers le Bunker éclaté où Hitler et von Chénier essaient tous deux de se survivre en écrivant. Ces lieux évoqués visent moins à donner une épaisseur réaliste qu'à moduler une incantation purement poétique. Elle participe du dialogue français-allemand qui, dans le texte, compose un bilinguisme choisi auquel Mozart, Schumann et Liszt ajoutent leurs accords.

À la *fantaisie d'espionnage* en deux temps qui mène l'action, à la *fable allemande* qui esthétise l'aventure, s'ajoute la *quête* animée par une famille québécoise, les Chénier. Si l'aventure de von Chénier prend fin aux deux tiers du livre, la *fable allemande* continue en effet sans lui avec pour héros son fils, Christophe dit Perkins et peut-être Hofer puisque le doute pèse sur son identité. Autour de lui la *fantaisie d'espionnage* se recrée. Une femme fatale arabe, Fatima Narsi, devient sa

compagne dans la mission qu'il s'assigne de retrouver la vérité sur la mort de son père. Mais l'ennemi principal reste le même : Hofer, avec un demi-siècle de plus, est toujours vivant, enrichi par le trafic d'œuvres d'art volées aux victimes du troisième Reich.

En créant une lignée de personnages qui, d'une génération à l'autre, tantôt à droite, tantôt à gauche, sont toujours en quête d'un pays, Turgeon est amené à présenter une série de pères qui meurent sans transmettre à leur fils l'héritage nécessaire. Il reprend ainsi la thématique familière de la quête d'identité et s'apparente à un André Langevin, par exemple, chez qui les fils abandonnés ne guérissent jamais de la rupture symbolique de la lignée. Christophe Chénier, sans le savoir, marche sur les traces de son père en luttant pour l'indépendance du Québec dans les années soixante et il est condamné à vingt ans de prison.

Ayant purgé sa peine et s'étant résigné désormais à gagner sa vie comme traducteur, c'est-à-dire à exploiter le bilinguisme inévitable, Christophe apprend par une confession écrite de sa tante le secret de sa naissance. La découverte de cette trahison familiale lui fait vivre une angoisse existentielle caracté-

risée par l'incapacité d'identifier le vrai du faux : faux, le père et la mère qu'il a connus, faux peut-être l'engagement qui lui a coûté vingt ans de sa vie et qu'a déterminé sa révolte contre Perceval Perkins, serviteur des institutions britanniques. L'auteur décrit ainsi cette subite carence d'identité du héros : «Sa vie s'enfuyait par le vide de ses origines comme lorsqu'on retire le bouchon d'une baignoire» (p. 150).

Mais Christophe, s'il est de la race des vaincus, n'est cependant pas un perdant. Afin de reconstruire son passé, il part pour Berlin, affronte le vieil Hofer, ausculte les restes du Bunker et découvre enfin une trace de son vrai père sous la forme d'un crayon à mine abandonné par celui-ci près de deux cahiers noirs dans la crypte du Bunker. La relève peut enfin avoir lieu : «Christophe sortit un calepin et le crayon laissé là par son père et commença à prendre des notes» (p. 211). Au cours d'un rêve, il entend von Chénier lui promettre : «Je t'apprendrai que tu es ton propre père, et ton propre fils. Tu n'as à souffrir d'aucune flamme, d'aucun enfer. Et nous reforcerons la chaîne démaillée, brisée, de tous les fils avec tous les pères» (p. 217-218). Fort de cet espoir qu'il s'invente, Christophe échappe à l'angoisse du fils humilié en comprenant que la seule vé-

rité qu'il peut trouver est celle qu'il créera lui-même et il tue en Hofer la forme la plus maléfique de l'ambiguïté : «Ni celui-là, ni l'autre, Perceval. Ni l'Anglais ni l'Allemand. Mais Chénier, son père qu'il choisissait en vidant le chargeur» (p. 222). Ainsi la *fantaisie d'espionnage* se termine-t-elle par un meurtre. La *fable allemande* prend fin avec la destruction des cahiers d'Hitler et la quête de l'identité de Christophe trouve son succès dans son renoncement à la Vérité au profit de sa vérité.

On le voit, *Le Bateau d'Hitler* se prête à plusieurs lectures. Son style, lui aussi, est composite, mais toujours marqué par un effort pour échapper au sérieux et surtout à sa conséquence, l'émotion. La quête du père et du pays ne se fait pas en majeur mais en mineur, tempérée qu'elle est par l'humour. C'est en limitant par les coups de barre de son style les caprices rocambolesques de la *fantaisie d'espionnage*, l'exotisme de la *fable allemande* et le lyrisme de la *quête du pays* que Turgeon leur permet de coexister. *Le Bateau d'Hitler* est un roman d'amour à condition d'entendre par là roman d'amour du pays. Dans cette perspective, le ludisme charrié par le style, qui sert de contrepoint à la profondeur de cette thématique, donne son originalité propre au roman. □

Diffusion en librairie Dimedia



LA THÉORIE, UN DIMANCHE

Louky Bersianik
Nicole Brossard
Louise Cotnoir
Louise Dupré
Gail Scott
France Théoret

Qu'est-ce qui est incontournable dans le féminisme?

Six écrivaines explorent ici un aspect de la question, chacune faisant le point sur une problématique qui la touche de près. La femme comme sujet, la mémoire, la motivation, l'écriture, la critique, la culture sont autant de thèmes autour desquels s'articule leur réflexion.



HÉROÏNE

Gail Scott

Elle cherche instinctivement son reflet dans une vitrine de magasin. Mais il fait encore trop noir pour bien voir. Et si Marie se trouvait chez Bagels? Les équipes de tournage déjeunent souvent là après avoir travaillé toute la nuit. L'air fatigué, fripé, mais chic dans leurs jeans designer. L'héroïne sourit à sa propre quêtainerie.

«Gail Scott utilise l'ironie avec un art consommé. Le roman décrit l'univers d'une jeune femme souvent déchirée entre la jalousie amoureuse et son idéal d'amour, entre son engagement politique et son besoin profond de solitude, en tant qu'artiste.»
Pierre Turgeon, *Châtelaine*



BONHEUR

Louise Dupré

Le matin se présente, éperdu. Comment t'expliquer. Vivante à nouveau parmi mes décombres, il me faut chaque matin recoller le bonheur. Je m'acclimate lentement à la chaleur sans imaginer l'enfer.

«Ses *Voix off* sont d'une intense efficacité. Petits moments pleins, menacés de glisser dans l'insoutenable; petits bijoux littéraires.»
Jean-Roch Boivin, *Le Devoir*

les éditions du remue-ménage